



Totem, 2019

40 matelas en mousse, housses en coton, peinture, câbles métalliques.

190 x 90 x 145 cm

Vue de l'installation dans le cadre de la biennale «Love Data», La Teste, FR.

Commissariat : Irwin Marchal

--

Les GAFAM aujourd'hui sont partie prenante de nos vies et de nos quotidiens. A l'heure des économies de l'attention, aucune de nos pulsions, aucun de nos mécanismes addictifs n'échappent à une appropriation intéressée de la part de ces géants omniprésents.

Nous espionnons, nous comparons, nous notons mais surtout nous acceptons servilement de participer à ce système où nos intimités même sont vouées à disparaître au profit d'un nivellement algorithme de nos actions et ressentis. Le «Love» aujourd'hui se décline donc sur les internets en quelques maigres gestes répliqués simultanément. Des millions de fois. A chaque seconde. Sur toute la planète. Et là, nous stalkons et nous scrollons. Etre «stalker» aujourd'hui ne veut pas forcément dire être harceleur. La frénésie qu'implique l'espionnage de l'autre à travers les réseaux peut conférer à une névrose certes, mais une névrose savamment orchestrée par les génies du web.

Nous confisquer notre temps de recul face à un crush amoureux, nous voler nos précieuses facultés de penser, nous inciter à tout savoir immédiatement ou à croire que cela puisse être rendu possible grâce à ces outils redoutables que sont les plateformes sociales, voilà ce qui peut rendre le «Love» à l'heure du «Data» plus complexe que nous, utilisateurs, aurions pu le croire.

L'empilement de matelas dans cette sculpture renvoie aux différentes informations, images, textes, comptes d'utilisateurs que nous faisons défiler sur nos écrans. Cette verticalité est un écho aux architectures des applications internet que nous utilisons. Elle renvoie aussi de manière plus frontale aux multiples histoires rendues possible via les réseaux. Activations, réactivations. Autant de personnes rencontrées, autant de micros-histoires générées, consommées, compilées, empilées.

Mais, ces matelas sont des matelas une place. Une certaine notion de solitude est ici convoquée. Une solitude pesante, présente et qui dépasse l'échelle du spectateur pour culminer à plus de quatre mètres de hauteur. Amarrés au sol par des câbles métalliques, ces matelas pourraient, s'ils n'étaient pas ainsi fixés, tomber au moindre assaut extérieur. L'édifice reste fragile.

Au pied de la tour matelassée, mordant sur les deux premiers matelas, une inscription réalisée à la bombe de peinture aérosol : «Vu». Ce mot signifie à un utilisateur Instagram si la personne à qui il s'adresse a lu son message. Dès lors, et s'il est amoureux, libre à lui de mesurer si le temps que mettra la dite personne à lui répondre participe d'un amour partagé ou à l'inverse, révèle un certain désintérêt à son encontre. Un rapport au temps indexé sur l'outil se met alors en place. Cette indexation de nos sentiments à une tierce entité, nous renvoie l'idée qu'on l'on peut se faire de la réalité d'après des représentations, des scénarios qu'on l'on se fait. Une façon de réduire le réel aux spectres rendus possibles par les formats en place. A des réductions pouvant s'avérer dangereuses.

Aussi, la solitude narcissique nourries par les réseaux, visible par ces lits une place confère une dimension de plaisir solitaire quasi littérale à l'installation, celle de nos consommations pornographiques, elles aussi soumises à de redoutables ingénieurs. Enfin et surtout, ces matelas blancs nous renvoient aux messages vides, aux messages sans réponses mais que nous consultons sans cesse.

Seuls face à nous-mêmes. Nus et dataifiés.

Laurent Lacotte, 2019.